

rouver de l'édification. La cérémonie ne se termina qu'à midi et demi, et jusqu'à deux heures la chapelle fut encombrée de pèlerins qui s'y pressaient pour adorer la relique de la vraie croix qui y avait été exposée. La foule se réunit ensuite au beau site du lac pour y prendre sa collation, et se dispersa ensuite sans que l'ordre le plus parfait ait cessé de régner durant tout ce tems.

Un malheureux conflit vient d'avoir lieu entre les catholiques de St. Pie et les soi-disant anabaptistes infectant depuis peu de tems ces pacifiques contrées. Le docteur Côte est là à la tête d'une troupe d'exaltés et de fanatiques ignorans remuant ciel et terre pour faire des dupes et gagner son salaire. Il paraît que ces individus sont dévorés d'une rage de prêcher et de convertir qui n'a plus de bornes, et qu'après avoir été fastidieux et dégoûtans par leurs niâseries, ils sont devenus insolens et insupportables par leur audace croissante. Au lieu de se renfermer dans leurs tabernacles, et de ne prêcher qu'à ceux qui pouvaient sans nauvées avaler leurs sermons, ces convertisseurs à gages, venaient planter leurs tribunes jusqu'en face du temple de Dieu, insulter les catholiques par d'amphigouriques tirades contre la vraie religion. On commença par rire et hausser les épaules à tout cela, et ces stupides prédicateurs qui ne savaient ni lire, ni parler, furent d'abord pris en pitié eux et leur esprit inspirateur, si esprit il y a. Il est à regretter qu'il n'en eut pas toujours été ainsi. Mais le fameux Côte, de pitoyable mémoire en tout tems et en tout lieu, qui est un incrédule et un déiste s'il est quelque chose, ne se lasse pas pour si peu. De toutes ses révolutions, de toutes ses marches et contre-marches, de toutes ses trahisons et ses calomnies, de toutes ses fautes et de toutes ses lâchetés, il avait retenu une chose : c'est de n'avoir honte de rien, pas même de lui-même, c'est de parler et de calomnier toujours, c'est de ne rien craindre que les coups de bâton qu'il a mérités cent fois : on connaît depuis longtems le sire et il ne manquait vraiment que cette gloire là à la religion Roussi et compagnie. Quand donc on se fut convaincu que le mépris et le silence n'y faisaient rien, et que le hâbleur et ses nigands satellites avaient l'air de ne rien comprendre aux démonstrations de la paroisse, on employa un moyen qui devait produire un effet infailible sur le drôle ; ce fut un charivari. Il avait autrefois été colporteur de cette marchandise là avant de colporter des bibles ; et il promenait alors par les paroisses ses ouvriers en charivari, comme il promène aujourd'hui ses ouvriers en religions ; et nous regrettons le premier métier de cet individu, il était plus divertissant. On lui organisa donc un charivari par mémoire, dans l'espérance qu'il serait aussi sage que ceux qu'il saluait autrefois de la sorte ; qu'il resterait définitivement chez lui, on s'en irait chercher fortune ailleurs ; car il a fait partir ainsi de la grande-ligne ses co-religionnaires d'aujourd'hui. Le régal ne lui plut pas apparemment : il montra de la résistance, sa troupe se mit en grande colère, des injures et des menaces on en vint aux armes, et les catholiques tout nombreux et forts qu'ils étaient se retirèrent, et ils firent sagement. Mais nos saints hommes avaient jeté

ce masque de bonté et de résignation dont ils s'affublent d'une façon si comique : ils firent grand bruit et jetèrent les hauts cris ; ils demandèrent justice comme des assassinés, et tout d'abord on arrêta une trentaine d'hommes, sous les accusations les plus odieuses, et dans les formes les plus expéditives. Fort heureusement des magistrats de St. Hyacinthe vinrent au secours des victimes et de l'ordre public. Le fameux Côte ne rougit pas de se présenter devant l'un d'eux en se plaignant que la paix fût troublée. — « Vraiment, lui répondit celui-ci, c'est vous qui vous plaignez que la paix soit troublée ! Et quel a donc été le métier de toute votre vie, à vous, sinon de mettre le trouble partout ? Qu'êtes vous venu faire autre chose ici ? Partez d'ici, et dès demain il n'y aura ni troubles, ni désordre. Ne parlez donc pas de paix, quand vous n'avez qu'un but, qu'une passion, de la troubler par tous moyens, toujours et partout. » Une maison a été incendiée pendant la nuit de ces troubles : on en ignore les causes. Quinze personnes, dit-on, sont admises à caution pour comparaître en tems et lieu sur les inculpations portées contre elles. Nous espérons que les enquêtes de la justice feront reconnaître la cause réelle de ces troubles et de ces désordres. Il y a dès à présent en faveur des catholiques un argument sans réplique : les paroissiens de St. Pie étaient tranquilles et paisibles avant l'arrivée de ces marchands de bibles et de religions : ils les ont même supportés longtems sans rien dire, tant qu'ils n'en sont pas venus à les provoquer, à les braver par

leur fanatisme incessant et sans pudeur. Il y a dans bien des lieux d'autres protestans qui ont des églises et des fidèles, à côté des églises et des fidèles catholiques : ceux-ci songent-ils à les troubler ? Nullement. Chacun se laisse en repos et se respecte. Mais ces prédicans nomades, ces niâis et impudens colporteurs, ces ignorans de toute couleur et de toute espèce, harcèlent, tourmentent les citoyens paisibles, et ils trouvent mauvais qu'on les laisse ! Eh ! demeurez chez vous, n'assommez pas de vos sottises les gens de bon sens et les honnêtes gens ; et personne alors ne s'occupera de vous, ne s'inquiétera si vous êtes brahme, ou mormon, ou quoique ce soit. Faut-il tant d'intelligence pour cela ? On dirait vraiment que cette espèce de gens (et remarquez qu'il n'y a que cette compagnie là qui donne de ces scandales), après avoir perdu toute croyance et toute pudeur ait en même tems perdu le peu de bon sens que Dieu donne pourtant à tout homme venant en ce monde. Il faut que l'esprit dont ils parlent tant ait l'effet de faire perdre la tête : quel esprit est-ce donc ? Nous condamnons les récriminations des catholiques ; mais il faut convenir que leur patience a été longue, que les provocations ont été intolérables, et qu'il est dégoûtant de voir le métier que font ces apostats, sous ombre de religion.

Tout est triste, tout est lugubre autour de nous, hommes et choses. D'abord il fait depuis trois jours un tems à donner le spleen au fantasque (1). Evidemment le soleil s'est trompé de route et nous a escamoté les beaux jours d'automne. On ne rencontre que des visages allongés, bleuis par le froid, de rares voyageurs attardés qui craignent d'être atteints par les oiseaux blancs précurseurs des ouragans de neige, et qui se hâtent de fuir vers des climats plus doux. Les voyageurs de Québec, qui ont quitté leur district par une atmosphère de 25 à 30 degrés, nous reprochent d'avoir un climat hyperboréen et nous vantent les délices de leur automne si tempéré et si beau. Et ce qui est désespérant c'est qu'on rit de nos protestations à ce contraire. Nous n'osons montrer nos almanachs qui promettent chaleur et beaux jours jusqu'en Avent ; ces malheureux almanachs sont menteurs comme des gazettes. D'aucuns disent pourtant qu'il ne faut pas s'en prendre aux astronomes et qu'ils ont distribué consciencieusement les jours de pluie et de soleil. Ce sont les saisons qui sont coupables, qui, à l'exemple des peuples souverains, ne veulent plus obéir à leurs rois, qui se mettent en révolte ouverte contre leurs ordonnances : c'est une vraie révolution de juillet. *O tempora ! o mores !* Dans quel siècle d'anarchie vivons-nous, bon Dieu ! Jusqu'aux saisons, aux planètes, à la lune qui se mêlent de faire de l'opposition et de l'indépendance ! de quoi s'étonner après une énormité pareille ?

Au fond, c'est peut-être là de la politique, après tout. Quoiqu'il en soit celle qui nous reste est bien peu de chose. Depuis un an que nous avons consenti, non pas à en faire, mais à dire celle qui se ferait, ça été pour nous une rude tâche de moissonner dans le champ de la politique les rares évènements dont nous a favorisés la providence. Tant que le regretté gouverneur sir Ch. Bagot vécut, il y eut les adresses de félicitations, la reconnaissance et la satisfaction universelle à enregistrer : c'était de la politique. Puis vint sa maladie, et les adresses de condoléances eurent leur tour : ce fut la politique de ce tems-là. Enfin il mourut, et de sincères regrets, des louanges vraies et méritées furent adressées à sa mémoire : encore une période de politique. Après lui vint notre gouverneur actuel qui promit d'être aussi bon pour nous que celui que nous pleurons. Enregistrer ses paroles, proclamer ses honorables antécédens, ce fut de la politique pour deux grands mois. Cette époque n'était pas trop malheureuse. Nous avions d'ailleurs un ministère libéral et selon nos vœux, un ministère dont on attendait et dont on attend encore de grandes et bonnes choses. Cela donna de la confiance, du courage et de la patience. On parla ensuite beaucoup d'amnistie, de siège du gouvernement d'espérances et d'améliorations futures ; on prit acte du bill des céréales, en attendant des récoltes pour s'en servir. Mais toujours des espérances, point de réalisation, point de positif ; c'est une politique qui ne peut être facile longtems : ce fut celle d'une partie de l'été. Elle eut du moins l'effet d'amener les opposans, les pessimistes, les sceptiques à des vues plus modérées et plus généreuses ; c'est bien quelque chose. La politique de l'automne, c'est la session prochaine. Le *Canadien* eut une série d'articles sur ce sujet :

(1) Que nos lecteurs se souviennent du tems qu'il faisait vendredi, jour où nous écrivions ces lignes.